
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 9 (1981)

DOI: 10.11588/fr.1981.0.50979

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Denise FOSSARD, May VIEILLARD-TROÏEKOUROFF, Elisabeth CHATEL, *Recueil général des monuments sculptés en France pendant le haut moyen âge (IV^e-X^e siècles)*. T. 1: Paris et son département, Paris (Bibliothèque Nationale) 1978, XXIII-220 p., 126 planches (Mémoires de la Section d'Archéologie, 2).

La création de recueils de sculptures du Haut Moyen Âge (HMA) est depuis quelques décennies une spécialité italienne. Il y a plus d'une seule entreprise qui essaie de ramasser et de présenter les restants toujours nombreux d'une production jadis abondante.¹ La France, grâce à des conditions historiques propres à elle, n'en devrait être moins riche, et elle compte en effet, on le sait depuis les jours du Père de la Croix, sur ce secteur quelques créations qui sont d'une importance fondamentale pour le développement de tout l'art européen médiéval.² Aussi est-on surpris et reconnaissant à la fois – et j'applique ce mot de reconnaissance également aux chercheurs des pays voisins, notamment à l'est – de tenir en main la première épreuve d'une entreprise nationale de grande envergure qui a pour but d'établir l'inventaire de ce qui a été jusqu'alors, l'objectif de recherches plutôt sélectives et diverses. On doit cette entreprise au Comité des Travaux Historiques et Scientifiques auprès du Ministère de l'Éducation Nationale, où le responsable de la section d'archéologie et d'histoire de l'art, J. Hubert savait certes juger de la valeur et de la difficulté du travail. Furent donc engagés pour ce travail trois collaborateurs dont l'expérience sur les domaines de la topographie artistique resp. de l'histoire de la sculpture du HMA était prouvée.³

Or, il ne fallut pas adopter la formule d'une des préalables réalisations d'Italie. On s'est bien plus proposé de faire suite à une sorte de prédécesseur français, à l'éminent *Recueil Général des Bas-Reliefs, Statues et Bustes de la Gaule Romaine* (1907-66) resp. de la *Germanie Romaine* (1931), établi par É. Espérandieu et R. Lantier (qui à son tour vient d'être élargi sur plan international, il y a quelques années, par la création du *Corpus Signorum Imperii Romani* [CSIR]).⁴ Bonne décision que d'entrer dans une continuité scientifique éprouvée, au lieu de choisir une nouvelle voie séparée; tous ces chercheurs qui labourent le terrain mal délimité entre l'antiquité et le moyen âge sauront gré de la possibilité de se servir simultanément de recueils comparables, et couvrant deux époques consécutives. Il est vrai que la limite chronologique

¹ Nous nommons comme épreuves: G. PANAZZA, *Lapidi e Sculture Paleocristiane e Pre-romaniche di Pavia* (Turin 1953); *Corpus della Scultura Altomedievale I/VIII* (Spoleto 1959/74); G. M. GABRIELLI, *I Sarcofagi Paleocristiani e Altomedioevali delle Marche* (Ravenne 1961); G. BOVINI (éd.), «Corpus» della *Scultura Paleocristiana Bizantina ed Altomedievale di Ravenna I/III* (Rome 1968/69); F. ZULIANI, *I Marmi di San Marco. Uno Studio ed un Catalogo della Scultura Ornamentale Marciana fino all' XI Secolo = Alto Medioevo 2* (Venise s. a.). Voir encore G. PANAZZA, *Considerazioni sui Primi Volumi del Corpus della Scultura Altomedievale*, dans: VI. MILOJČIĆ (éd.), *Kolloquium über frühmittelalterliche Skulptur*, Heidelberg 1968 (Mayence 1969) p. 11-16. – On annonce les travaux pour un recueil de la sculpture paléochrétienne et byzantine en Grèce, débutant avec la collection à St-Georges de Salonique.

² Cf. J. BAUM, *La Sculpture Figurale en Europe à l'Époque Mérovingienne* (Paris 1937); J. HUBERT, *L'Art Pré-roman* (Paris 1938); L. GISCHIA et L. MAZENOD, *Les Arts Primitifs Français* (Paris 1939); V. H. ELBERN, *Neue Aspekte frühmittelalterlicher Skulptur in Gallien*, dans: VI. MILOJČIĆ (éd.), *II. Kolloquium über spätantike und frühmittelalterliche Skulptur*, Heidelberg 1970 (Mayence 1971), p. 1-24.

³ Citons, en choix: D. FOSSARD, *Les Chapiteaux de Marbre du VII^e siècle en Gaule*, dans: *Cahiers Archéologiques* 2 (1947) p. 69-85; ID., *Répartition des Sarcophages à Décor en France*, dans: *Actes des Journées d'Études Mérovingiennes*, Poitiers 1952 (Paris 1953) p. 117-125; M. VIEILLARD-TROÏEKOUROFF, D. FOSSARD, É. CHATEL et C. LAMY-LASSALLE, *Les anciennes églises suburbaines de Paris (IV^e-X^e siècles)*, dans: *Paris et Ile-de-France, Mém.* 11 (1960) p. 17-282; M. VIEILLARD-TROÏEKOUROFF, *Les Monuments Religieux de la Gaule d'après les Œuvres de Grégoire de Tours* (Paris 1976).

⁴ Voir BRAEMER et KRAUS, *Proceed. Xth Intern. Congr. Class. Archaeol.*, Ankara et Izmir 1973 (Ankara 1978), 875-880.

supérieure qu'on a, pour se rattacher au Recueil Espérandieu, posée si haut qu'au IV^e siècle, n'évite pas un doublage occasionnel du Recueil des Inscriptions Chrétiennes de la Gaule antérieure à la Renaissance Carolingienne (1975 et suiv.), ce qui pourtant ne pèsera trop, vu les cercles d'utilisateurs différents.

Quant à la présentation extérieure de ce premier volume, l'on est tout d'abord frappé par la pesanteur de la reliure, qui compte évidemment avec un usage fréquent de l'œuvre; 6 mm de 22, soit plus d'un quart de l'épaisseur totale: cela égalera, en vue de la série complète, quelques volumes supplémentaires dans les rayons de nos bibliothèques menacées d'étranglement . . . Semblable largeur mesurée aux feuilles de titre dont on ne compte pas moins de huit. La disposition du contenu proprement dit garde néanmoins, une économie raisonnable, mettant de différents caractères assez petits mais lisibles (parmi lesquels se distingue bien, selon la bonne usage de telles publications françaises, le numérotage des objets qui est mis en caractères gras), resserrant ensuite les notices respectives d'une manière toutefois nette; je n'y ai trouvé que peu de fautes d'impression. Se montrent de même bien exploitées les planches aux illustrations. Cependant gênent parfois des coupures obliques, effets d'une économie d'espace un peu trop poussée. La qualité de reproduction des illustrations est assez satisfaisante en égard du papier inchangé, de sorte qu'est donné de valeur même aux petits formats. Les légendes sont agréablement simples et succinctes, tout en empruntant – ce qui n'est pas toujours la règle – la numération des textes.

L'ample préface de M. HUBERT est destiné pour la série entière. Il décrit les circonstances difficiles qui s'opposaient à la récupération d'une espèce de monuments longtemps négligée, voire mésestimée, d'un vague nombre de membra disiecta au sens du mot. La nature de l'œuvre présentée est caractérisée par ces mots: »Ce ›Recueil‹ n'est pas un traité. Chaque pierre porte en elle un témoignage que les érudits de demain auront à interpréter. [Abstinence est donc faite] de tout commentaire, de tout jugement dont la place n'est pas dans un ›Corpus‹ de documents, mais dans une étude d'histoire de l'art« (p. XIII). Pourtant M. Hubert y traite de façon concise, de trois problèmes décisifs dans l'histoire de la sculpture préromane: 1. de la chronologie de la sculpture en marbre du Sud-Ouest de la Gaule à l'époque mérovingienne, y comprise l'origine du décor des sarcophages;⁵ 2. des débuts de la sculpture carolingienne, particulièrement des reliefs à ornement d'entrelacs; 3. des survivances de l'art du HMA dans la sculpture romane.

Dans une introduction propre au volume présent, Mme VIEILLARD-TROÏEKOUROFF brosse à courts traits la topographie du HMA de Paris – qui a été traitée ailleurs de façon plus détaillée –, tout en soulignant le rang de capitale de cette ville depuis le temps des premiers rois francs en Gaule, favorable à un épanouissement de l'architecture et des arts figuratifs; M. Hubert mentionna (p. XV) à juste titre l'exemple du grand bâtisseur Justinien qui ne pouvait manquer un retentissement même en Occident. Suit un bilan statistique des pièces cataloguées, selon leur espèce et ornementation, ainsi qu'un précis du travail souvent pénible, voire criminaliste de récupération et d'étude de celles-ci dont la plupart doit sa première découverte à un seul homme empressé, Th. Vacquer, architecte et fouilleur municipal entre 1844 et 1898 (qui a d'ailleurs, le mérite d'une application précoce de la photographie au travail archéologique, dont des épreuves).⁶

Bien que la majorité des objets présentés dans ce volume soit donc de provenance parisienne plus ou moins sûre, il faut s'apercevoir d'avance du fait qu'on a pris, en suivant une décision pragmatique valant pour l'ouvrage entier (et pour de pareils ouvrages), le parti d'un groupement

⁵ Nouvel état de choses établi par E. JAMES, *The Merovingian Archaeology of South-West Gaul* = BAR, Suppl. 25 (Oxford 1977), surt. 269 ss. Compte-rendu de Claude LORREN, *Archéologie Médiévale* 8 (1978) p. 316–321.

⁶ Cf. H. AT SMA, dans: *Francia* 7 (1979) p. 431 avec n. 6.

d'après les lieux de stationnement actuels, y compris la Bibliothèque Nationale, le Musée des Arts Décoratifs, le Musée du Louvre; la part du lion est néanmoins retenue par le Musée Carnavalet. C'est à dire qu'on y trouvera bien d'objets qui en effet, ne sont pas »parisiens«, mais de caractère et de provenance très diverses – et soit-ce qu'ils ne fussent transférés qu'à date récente, souvent sauvés d'une longue errance précédente ou d'un destin profane –, et que par contre, on n'y trouvera probablement pas tout objet parisien existant. Certes, une telle répartition porte préjudice aux études différenciées d'une matière quelconque (p. e. des sarcophages paléochrétiens du Midi de la Gaule ou de l'église N.-D.-de-la-Daurade de Toulouse); l'index topographique ajouté au catalogue n'y servira qu'au pis-aller. Mais une telle répartition est conséquente, même inévitable après que tout en général, pour une portion considérable des objets en question on ne saurait pas établir la place originale, et que pour une autre portion on se contenterait de suppositions vagues, – nous y ressentons en quelque sorte une particularité de la production sculpturale du HMA comme déjà, de la Basse Antiquité: qu'elle concerne en grande partie, d'objets meubles dont la migration est prédéterminée au fur et à mesure de la durabilité du matériau. Ainsi nous ne rencontrons en Paris et son département qu'un seul ensemble de pièces peu nombreux qui se trouve approximativement à sa place de destination, c.-à-d. remployé dans une église reconstruite au XII^e siècle, et celui-même proviendrait selon l'opinion commune, d'un atelier d'Aquitaine. Une section particulière est consacrée aux objets disparus dont le nombre (qui correspond à un pourcentage de presque 15%) n'est point négligeable. Rien ne plaide plus en faveur de tel recueil à effectuer quasi en dernière minute, et le soin avec lequel sont relevées et discutées les notices préalables qui donnent connaissance du matériel perdu, en renforce le mérite. De même acclamons-nous le maintien de quelques pièces d'aspect primitif qu'on a pourtant jugé être attribuables à une époque postérieure, car cela nous démontre qu'on était conscient du problème d'une périodisation rigide, en laissant une marge pour de cas équivoques; cette mesure s'éprouvera lors du traitement de telles régions dont le conservatisme voulu ou l'écartement des foyers d'art effectifs fait apparemment survivre des traditions protomédiévales au delà du X^e siècle. Remarquons encore que le texte des notices ne s'épuise pas dans la description nette, mais qu'il donne des commentaires précieux concernant les circonstances de la découverte, l'usage probable de l'objet en question, la répartition du motif etc., et qu'y sont joints, le cas donné, des renvois bibliographiques détaillés. Reste une tache sur ce travail exemplaire: la documentation suivie s'arrête en 1970, c'est-à-dire huit ans avant l'édition. Une brève notice supplémentaire nous renseigne d'un surcroît du total précédent de ca. 7,5% pendant les années 1970–1976, dû en partie à des fouilles méthodiques; on se consolera de la lacune en s'apercevant que ce matériel additionnel soit de caractère plutôt complémentaire, à moins de contribuer des éléments essentiellement nouveaux.⁷

Passons aux illustrations. Comme presque toujours dans telles entreprises, on a renoncé à des relevés dessinés, ce qui s'explique entre autres par les difficultés qu'oppose une grande part du matériel; on constate pourtant que dans d'autres disciplines comme l'histoire de l'architecture ou la préhistoire, un effort important est accordé a priori à une documentation graphique basant sur le relevé direct ou photogrammétrique. Ici nous avons affaire à la photographie véritable, mises à part les reproductions (photographiques elles-mêmes) de quelques anciens relevés de valeur différente. Sauf les photographies de monuments disparus, cette documentation a pu être

⁷ Voir DERENS, dans: *Docum. Archéologia* 3 (1973) p. 11–27; FLEURY, dans: *Dossiers de l'Archéol.* 7 (1974) p. 32–39; du même, *ibid.* 64–75; LEPRÉVOST, *ibid.* 76–84; FLEURY, dans: *Gallia* 33 (1975) p. 323 s.; *L'Archéologie à Paris* 3 (1976) p. 24 ss. 28 s. 30 ss.; FLEURY, dans: *Gallia* 35 (1977) p. 323.323 ss.; *Cahiers de la Rotonde* 1 (1978) p. 95.95 s. 96.102.104.104; FLEURY, dans: *Gallia* 37 (1979) p. 334.334.

rétablie tout de neuf, et par une seule photographie, ce qui est un grand avantage. Cependant, on y aurait souhaité des méthodes de travail encore plus rigoureuses: la direction de l'éclairage – préférable de gauche et d'en haut – n'y est pas uniforme (qu'on compare les présentations de paires de panneaux de sarcophage, provenant du même moule, p. e. des n° 55 et 56 [pl. XIX] ou 94 et 98 [pl. XXIX]!), une échelle n'est pas constamment ajoutée, des prises de vue fort obliques n'ont pas été évitées en cas de resserrement dans le local de magasinage – circonstance souvent inaltérable, qui prouve pourtant l'avantage du relevé dessiné.⁸

Constatons encore quatre petites confusions. P. 17 s.: la description des frises décorées n° 23 et 23 bis devrait se rapporter à une position inverse, ainsi que l'ill. sur pl. VII; p. 147: au lieu du n° 219 (ill. sur pl. LXIV) l'on mettrait mieux le n° 319 (ill. sur pl. XCIII); p. 174: le sarcophage n° 332 doit provenir de l'église de Rignieux-le-Franc près de Meximieux; p. 175: la description de la stèle n° 333 se référerait mieux à une position de celle-ci tournée de 90 degrés, ainsi que l'ill. sur pl. CIII, en concédant que l'écriture (qui semble mal lue) soit dressée perpendiculairement.

En regardant le contenu même du recueil entrepris, nous devons préciser que celui-ci dépasse en deux égards le titre indiquant les monuments sculptés pendant le HMA: chronologiquement, parce qu'il comprend aussi cette production de l'antiquité finale qui n'est plus comprise dans le Recueil Espérandieu, et matériellement, parce qu'il rassemble aussi la production en matière plastique, c.-à-d. les stucs, les terres-cuites, les panneaux en plâtre; nous verrons que pour Paris et sa région – en raison de l'état des ressources naturelles – ces derniers sont particulièrement caractéristiques. Il est bien entendu que l'adjudication chronologique doit souvent, se fonder sur une expérience subjective, les critères absolus manquant. Nous en avons été toutefois convaincu; seulement, à propos de l'objet n° 48, on ne retrouve pas un appui solide de l'opinion qu'un décor plus sommaire, moins développé («timbrant») serait aussi de date plus reculée.

Le catalogue pour Paris et son département nomme donc, ce qui est surprenant, pas moins de 403 objets, sculptés ou plastiques. Parmi les œuvres sculptées proprement dites nous retrouvons 41 sarcophages dont un seul en marbre, de provenance aquitaine, tous les autres étant fabriqués en pierre du pays ainsi que quelques-unes stèles funéraires. Suivent des épreuves de sculpture architecturale, celles-ci rarement en pierre régionale, mais pour la plupart de marbre et alors de premier rang artistique, encore issues des ateliers de l'Aquitaine méridionale qui était passée en 507, sous la domination franque. On admet en revanche que la production de certaines briques ornementées et d'autres éléments en terre cuite appartienne au pays. Mais la contribution parisienne par excellence, serait prêtée – bien que manquent des moules conservés comme témoins – par 276 sarcophages en plâtre ornementés ou panneaux détachés de tels sarcophages, d'une tradition artisanale qui est pour ce secteur, tout à fait originale, bien que souvent peu élaborée et parfois peu intelligible (on se demande à ce propos, si des ornements désignés et comme «feuilles de fougère» et comme «arêtes de poisson» ne représentent pas en effet, des branches de palmier). Cette tradition semble rapprochée des traditions barbares des arts mineurs métallurgiques, p. e. de l'orfèvrerie, même du monnayage – nous en notons une discussion scientifique accentuée!⁹ Quant d'ailleurs, aux objets de pierre «régionale», nous regrettons que les indications pétrographiques sont pour la plupart, assez sommaires;¹⁰ par

⁸ Cf. la juxtaposition de prises photographiques nécessairement obliques et de relevés «frontaux» dans le recueil de W. SULSER, *Die karolingischen Marmorskulpturen von Chur = Schriften. Rät. Mus. Chur* 23 (1980).

⁹ Voir FOSSARD, dans: *Paris et Ile-de-France, Mém.* 11 (1960) p. 250 ss.; D. FOSSARD, *Le Décor des Sarcophages Mérovingiens en Plâtre Moulé et l'Influence de l'Orfèvrerie*, dans: *Bull. Soc. Nat. Antiqu. France* 1961, p. 62–67; M. FLEURY, *L'Origine du décor des sarcophages de plâtre mérovingiens de la région Parisienne*, dans: M. FLEURY et P. PÉRIN (éd.), *Problèmes de la Chronologie Relative et Absolue Concernant les Cimetières Mérovingiens d'entre Loire et Rhin*, Paris 1973 (Paris 1978), p. 111–130.

¹⁰ Cf. par contre, les descriptions précises données par É. SALIN, *Les tombes gallo-romaines et mérovingiennes de la basilique de Saint-Denis* (1958).

exemple l'expression »pierre (plutôt que plâtre moulé)« (n° 401) n'est guère satisfaisante dans un recueil qui prétend donner la base d'études comparatives. De même regrette-t-on l'absence d'observations concernant l'outillage emprunté pour les pièces de pierre régionale ou de marbre.

Bien que le recueil n'anticipe pas des études exhaustives, on peut facilement, après avoir parcouru son premier volume, en tirer quelques conclusions préliminaires soit d'importance générale soit d'intérêt régional.

Tout d'abord l'on est frappé par l'aspect quantitatif de cette sculpture et plastique protomédiévale, offrant une multitude d'éléments inédits. Cet aspect complétera l'image d'une époque dans laquelle, en Gaule, la vigueur artisanale et même artistique, fondée dans l'antiquité, ne paraît que partiellement atteinte par les événements troublants sur le secteur politique.

Conséquemment l'on constate la portée étonnante de la production des ateliers marbriers d'Aquitaine pendant les VI^e et VII^e siècles, qui pouvait atteindre saine et sauve le cœur bien éloigné de la France naissante, avec non seulement Paris, mais à plus grande distance encore, l'autre ville royale de Soissons (voir le n° 335). Et qui pouvait y soutenir, bien qu'avec des modifications et pour cela vivante, une tradition haute de l'antiquité; ce phénomène d'expansion égale celui de l'expansion des ateliers dits de Proconnèse, à l'Est. Comme lieux de destination de membres architecturaux ou de sarcophages sont assurées surtout la cathédrale St-Étienne et les deux abbayes-sépultures de la dynastie mérovingienne en Paris, Ste-Geneviève et Ste-Croix-et-St-Vincent (auj. St-Germain-des-Prés), puis St-Marcel ainsi que St-Denis (auj. St-Pierre)-de-Montmartre, hors Paris l'abbaye St-Denis-en-France resp. ses églises auxiliaires. On y trouve de vrais chefs-d'œuvre en marbre pyrénéen, bien que retaillés ou même remaniés assez souvent ultérieurement (à vrai dire nous ne voudrions pas désigner le chapiteau n° 317 comme retaillé; il semble s'agir par contre, d'une pièce demi-achevée – phénomène pas trop rare en HMA). Ces produits quasi étrangers se mêlent parfois dans les mêmes monuments, avec les terres-cuites architecturales en forme de modillons ou de corniche, portant une belle ornementation typique du VI^e siècle; la trouvaille d'un fragment de ce genre sur la basse Loire en révèle pour sa part, une assez large diffusion, sans que nous connaissions les lieux de confection. Autre produit céramique »indigène«: les tuiles-antéfixes aux mascarons couronnés d'une croix, imitations un peu gauches de modèles classiques à la Méduse ou pareil, et non sans une tendance vers la physiognomie »celtique« (voir le n° 296!), retrouvées surtout dans les cimetières, ce qui n'exclut pas leur emploi dans des édifices de caractère ecclésiastique. Ou s'agirait-il quelquefois, par désaffectation, d'offrandes en vertu d'un présumé pouvoir de protection, les tuiles n° 200 et 202 étant trouvées littéralement, »parmi de nombreux sarcophages« resp. »dans la terre, au pied d'un sarcophage«? Nous évoquons comme témoins supplémentaires d'une production tuilière de façon antique, quasi ininterrompue dans certains centres artisanaux, les briques estampillées de l'évêque strasbourgeois, Arbogaste.

Si nous passons aux sarcophages de confection apparemment régionale – il s'agit presque exclusivement de cuves, des couvercles n'étant guère conservés –, nous entrons dans un milieu déjà bien éloigné de l'antiquité classique. Sarcophages taillés en pierre et sarcophages moulés en plâtre peuvent être réunis simultanément, sur la même place, tous deux adoptant cette forme trapézoïdale qui d'origine, semble causée d'une certaine procédure de carrière.¹¹ La majorité en est aux pièces en plâtre dont le seul cimetière de Saint-Germain a livré jusqu'à présent, 170 exemplaires (pendant que la plupart des sarcophages en pierre provient, par une raison inconnue, du cimetière de St-Marcel). En dépit du gabarit commun, l'ornementation est – fait troublant – remarquablement différente. Celle des sarcophages en pierre prête, quand elle

¹¹ On peut faire à Paris, l'observation que des sarcophages en pierre et tels en plâtre ne se superposent que rarement et qu'ils forment au contraire, des regroupements bien distincts, voir FOSSARD, n. 9, p. 136 ss.; serait-ce un critère de répartition sociale ou à son tour, un critère de chronologie?

dépasse une modeste décoration géométrique, en de rares cas la simplification grossière en méplat d'une ordonnance architectonique – motif surtout familier au sud-est de Gaule – ou plus souvent des combinaisons de simples motifs symboliques comme croix ou branche de palmier, qui semblent puisées de très loin dans le monde romano-byzantin. Ici ne se reproduit guère le riche répertoire de motifs de l'Aquitaine. Pourtant il y a de la diversité dans cette ornementation en pierre, et on l'a déjà attribuée aux apports de divers ateliers régionaux dont un seul parisien,¹² ce qui démontrerait la qualité de Paris d'un carrefour. Sur les sarcophages parisiens en plâtre nous trouvons par contre, surtout des ornements circulaires à symbole concentrique, gravés préalablement dans les planches du coffrage. Les motifs propres à l'art paléochrétien y rencontrent plus rarement encore, et de façon très remaniée, à côté des croix à quatre pattes, des rosaces à six ou cinq pétales, des espèces d'yeux rayonnants. Ce décor se restreint presque toujours au panneau de tête ou de pied (de rares exemples en montrent de même à l'intérieur de la cuve); nous aimerions savoir – ce que nous n'apprenons pas – s'il y avait aussi quantité de sarcophages sans aucun décor. Tout cela ressemble vraiment, l'ornementation dans les petits métiers de souche germanique contemporaines.¹³ Nous voudrions bien y mettre en cause une certaine filiation de styles ornementaux de l'art celtique préromain, dit de La Tène, ce qui paraîtrait autant plus licite qu'est admise leur survivance dans l'art des siècles ultérieurs. La comparaison à ce qui se produit en HMA, dans les îles britanniques nous montre cependant que les expressions de tradition «celtique» ne sont pas fort nettes au centre de la France, en faveur de l'expression de l'âge des invasions, et nos sarcophages en plâtre n'y font pas exception; nous nous souvenons que ce fut seulement à propos des antéfixes figurées que nous en constatons une certaine assonance. S'ils n'imitaient donc pas la décoration des sarcophages usuels en pierre, est-ce que les mouleurs en plâtre voulaient décorer leurs produits en guise de cercueils de bois aux frettes ornementées, dont nous avons il est vrai peu d'épreuves?¹⁴ Et en revanche, ne croit-on pas reconnaître sur quelques sarcophages de pierre, notamment des types «gâtinais» et «nivernais», des imitations de réelles croix en fer, aux hampes et aux crochets, répandues dans certaines parties du monde de l'époque mérovingienne?¹⁵ Quel engrenage de modèles et de moyens de

¹² Voir FOSSARD, l. c. 1952. – M. P. Périn me confirme dans une aimable lettre du 18 mars 1976 qu'on peut imputer avec grande certitude le type de sarcophages «à croix et palmier» à un atelier parisien ayant exporté avec un rayon qui s'échelonne jusqu'à 90 km.

¹³ Fort rare épreuve de ce phénomène sur un sarcophage en pierre à Gondrecourt-le-Château: BURNAND, dans: *Gallia* 36 (1978) p. 333 s. («de thèmes seulement connus dans la damasquinure jusqu'à présent»); cf. notre note 9. – Encore, est signalé à Paris même, un couvercle en pierre portant un décor inhabituel mais qui nous semble proche des décors des sarcophages en plâtre: FLEURY, dans: *Gallia* 35 (1977) p. 325.

¹⁴ Cf. les garnitures circulaires du cercueil de saint Paulin à Trèves, 2^e moitié du IV^e siècle: FÖRSTER dans: Th. K. KEMPF et W. REUSCH (éd.), *Frühchristliche Zeugnisse im Einzugsbereich von Rhein und Mosel*, Trèves 1965, 71 s. – Imitation en pierre de simples ferrures sur un sarcophage de St-Jean-des-Vignes: L. ARMAND-CALLIAT, *Catalogue de la Collection Lapidaire du Musée de Chalon* (1936), n° 96.

¹⁵ De telles croix – le maniement en est illustré par une représentation sur les sarcophages en plâtre parisien n° 27 – indiqueraient une mission catholique en milieu arien, selon REINECKE, dans: *Festschrift d. Röm.-German. Zentralmuseums* (Mayence 1927), 160 s. 164 ss.; cf. MILOJČIĆ, dans: *Jahrb. Röm.-German. Zentralmus.* 13 (1966) p. 246 ss. et DANNHEIMER, dans: *Archäol. Korrespondenzblatt* 3 (1973) p. 251 ss. Cette interprétation toucherait sur le territoire de Gaule, plutôt l'élément burgond que celui franc. – Une combinaison immédiate de cercueil en bois – lui-même imitant le sarcophage classique en pierre! – et de croix en fer se trouve dans la Tombe 2 de Civezzano (aimable renvoi de Mme W. Schrickel): FR. WIESER, *Das langobardische Fürstengrab und Reihengräberfeld von Civezzano* (Innsbruck 1887), 6 ss. Une stèle en pierre imitant à ronde-bosse les croix en fer est avisée dans la nécropole du Bois de Butte près Audun-le-Tiche: BILLORET, dans: *Gallia* 32 (1974) p. 348 s. La persistance du motif dans l'ornementation de sarcophages se prouve par les pièces exportées en XII^e et XIII^e siècles depuis l'Europe centrale vers les côtes de la mer du Nord: v. QUAST, dans: *Bonner Jahrbücher* 50-51 (1871) p. 108-145; HEIMBERGER, dans: *Badische Heimat* 36 (1956) p. 125-138.

réalisation dans le cadre de cette seule place de Paris! Quoiqu'il en soit, nous retenons que les sarcophages furent, en général, découverts ensevelis en pleine terre, de façon qu'ils n'étaient vraisemblablement point visibles.

Ensuite, nous extrayons des notices maints détails concernant la fabrication des sarcophages en plâtre.¹⁶ On en a trouvé jusqu'à onze exemplaires provenant du même moule, parfois placés côté à côté au même endroit, parfois repartis sur de lieux bien distants, p. e. à Paris même, à St-Denis, à Chelles . . . On débitait de différentes classes de grandeur, selon l'âge du défunt; les dimensions individuelles d'ailleurs, y diffèrent fort, à cause d'un retrait inégal du matériau, et il arrive d'autre part qu'un sarcophage est issu du rallongement intentionnel des moules disponibles. Seraient-ce donc des produits finis – sarcophages complets ou mieux panneaux singuliers – qu'on a, malgré leur fragilité, transportés sur de telles distances à partir d'un atelier central, ou seraient-ce seuls les coffrages, empruntés de place en place par des artisans-spécialistes circulants? L'état de choses y est ambigu. Cette question est d'un intérêt général, parce qu'elle s'applique pareillement – mutatis mutandis – à des sarcophages en pierre aux parois minces de types ›bourguignon‹ ou ›lorrain‹, très délicats à transporter sur long chemin, eux aussi, mais dont on a trouvé des preuves même outre-Rhin, où une tradition artisanale analogue n'est pas concevable,¹⁷ – effet d'une migration d'artisans qui récupéraient sur place un matériau approprié, ou effet d'une réelle exportation?¹⁸ Ce sera seule l'analyse exacte des matières premières – c'est à dire, une contribution des sciences naturelles – qui aidera peut-être, à résoudre ces problèmes qui, dans le recueil, ne sont saisis que par occasion, mais qui touchent le système économique resp. l'organisation commerciale de l'époque.

On s'étonne enfin qu'au contraire des sarcophages, les stèles funéraires avec leur décor caractéristique – si fréquentes dans les régions de Rhin et Moselle, de Rhône et Saône et même sur la basse Oise – y sont très rares. Et leur ornementation les rattache plutôt aux sarcophages de plâtre qu'à ceux de pierre – autre signe de cette diversité qui semble caractéristique pour Paris au HMA.

Franchement dit, nous ne trouvons à Paris pas de sculpture de qualité extraordinaire sinon importée d'Aquitaine; peut-être que certaines pièces architecturales en terre cuite ne manquaient pas d'avoir un rang artistique élevé, pendant que la grande masse de la production est de niveau provincial (ou mieux: populaire), sans l'empreinte de la civilisation classique antique. Toutefois, l'activité générale dans Paris mérovingien et qui plus est les grandes prétentions sur son secteur ecclésiastique (qui nous sont décrites avec insistance, par Grégoire) se reproduisent bien pour nous, par les monuments sculptés; il faut retenir d'ailleurs, que l'espace de la capitale parisienne dépasse le cadre topographique du volume présent, qu'il comprend de même l'abbaye royale de St-Denis (d'où voici quelques épreuves de premier rang en tant qu'assemblées au Musée de Cluny), les villas royales des alentours dont celle, disparue, de Chelles aurait été la plus importante . . . A l'époque carolingienne avancée c'est dans l'essentiel, fini (une pièce rare montrant affinité au style carolingien ›à entrelacs‹: la plaque en plâtre n° 288).

¹⁶ Cf. L. LINDENSCHMIT, dans: *Handbuch der Deutschen Alterthumskunde*, I (1880–89) p. 113 s.; É. SALIN, *La Civilisation Mérovingienne*, II (1952), p. 175; FOSSARD, l. c. 1960, p. 243 s.; L. RENOU, Note sur la Construction des Sarcophages de Plâtre à l'Époque Mérovingienne en Région Parisienne, dans: *Bull. Group. Archéol. Seine-et-Marne* 11 (1970) p. 3–7.

¹⁷ LIST, dans: *Archäol. Korrespondenzblatt* 5 (1975) p. 150.

¹⁸ M. Chr. Sapin y est plus enclin à un déplacement d'atelier bourguignon qu'à une exportation de pièces finies (aimable lettre du 13 juillet 1976). Nous tendons plutôt au contraire, prenant pour épreuve claire d'un possible transport terrestre d'objets fragiles, l'existence de sarcophages en matériau exclusivement lorrain (›pierre savonnaire‹) sur le Mont-Ste-Odile: WILL, dans: *Soc. Hist. et Archéol. Dambach-la-Ville – Barr – Obernai* 1980, p. 35 ss. – Voir encore VIEILLARD-TROÏEKOUROFF, dans: *Actes XCVII^e Congr. Nat. Soc. Sav., Nantes* 1972 (Paris 1977), p. 119–122.

Les centres de gravité du domaine franc sont alors accumulés à l'est, et Paris se trouve en marge de la »zone active«, pour une première et une dernière fois.

Le volume présent ne donne qu'un découpage d'un patrimoine impressionnant. Chaque volume suivant élèvera à puissance la valeur de ce premier, et vice versa. Formons le vœu que l'édition des sculptures du HMA en France puisse être continuée de façon aussi vigoureuse.

Peter MARZOLFF, Heidelberg

Richard W. UNGER, *The Ship in the Medieval Economy 600–1600*, London, Montreal (Croom Helm/McGill – Queen's University Press) 1980, 304 S.

Zu Recht bemängelt der Autor in der Einleitung, daß sich Studien zur Geschichte des Schiffbaus bisher zu sehr in technischen Detaildiskussionen verloren haben. Im vorliegenden Werk will er daher nicht nur den Forschungsstand auf diesem Gebiet zusammenfassen, sondern die Entwicklung des Schiffbaus auch im gesamtwirtschaftlichen Konnex erklären, ein überaus wichtiger und bislang vernachlässigter Aspekt: »The goal here is to show the connection in the middle ages between the economy and changes in ship design and simultaneously to explain some of the economic and social results of those changes« (S. 21).

U.'s Darstellung umfaßt im angegebenen Zeitraum die Schifffahrt von der Ostsee bis zum Mittelmeer. Behandelt werden vor allem die größeren Schiffstypen, andere Wasserfahrzeuge wie z. B. Fischereiboote und nur im engeren Küstenbereich eingesetzte kleinere Schiffe werden nur sporadisch erwähnt, vor allem fehlt aber die Binnenschifffahrt völlig, ein bei den Straßenverhältnissen des Mittelalters ökonomisch bedeutsamer Teil des Wassertransports. Der Aufbau ist chronologisch. Nach einer wirtschaftstheoretischen Einleitung folgen Kapitel, die – unter Ausnahme des letzten – jeweils 150–250 Jahre behandeln und nach einem einheitlichen Schema aufgebaut sind: Nach einem kurzen Überblick über die politische Lage wird die Entwicklung des Schiffbaus erläutert, darauf folgt eine knappe Schilderung der allgemeinen Wirtschaft und schließlich der Versuch, die wechselseitige Beeinflussung zu erfassen. U. bezieht bei seinen Überlegungen nicht nur Umfang und Art des Waren- und Personenverkehrs ein, sondern auch die Preise von Baumaterialien, die Löhne und Verfügbarkeit von Arbeitskräften. Das Schwerkgewicht der Darstellung liegt freilich nicht im wirtschaftlichen Teil, sondern in der Behandlung des Schiffbaus sowohl im Mittelmeer wie auch im Atlantik und der Ostsee, wobei er die entscheidende Neuerung in der Übernahme des Kraweelbaus und der Entwicklung des Schiffes mit vollem Rigg, dreimastig, mit Rah- und Schratsegel, zunächst Lateiner, später meist Gaffel, sieht. Dieser Typ bildete die Grundlage des Schiffbaus bis ins 19. Jh. und war die Voraussetzung für die europäische Expansion in überseeische Gebiete. Die Zusammenfassung des Forschungsstandes ist zweckmäßig und hilfreich, da Einzelergebnisse gerade auf diesem Gebiet in teilweise sehr abgelegenen und schwer faßbaren Veröffentlichungen erschienen sind. Dagegen wirkt die Verknüpfung mit der wirtschaftlichen Entwicklung zuweilen nur mühsam konstruiert, basiert häufig auf Allgemeinplätzen und Hypothesen, vor allem aber ist die Argumentation zu einseitig auf die Bedeutung von Schiffbau und Schifffahrt zurecht gestutzt, die immer als treibende Kraft ökonomischer und sozialer Wandlungen erscheinen. Die Fortschritte in der Agrarproduktion im 13. Jh. führt U. z. B. auf die gesunkenen Kosten im Massengutverkehr zurück, eine Folge der Innovation im Schiffbau (S. 153); dies mag freilich beigetragen haben, war aber wohl kaum die Ursache der Entwicklung. Erst in seinen Schlußbetrachtungen gesteht Vf. großzügig zu: »Of course, not all social change was a result of the technical improvements in transportation and especially of improvements in shipping.« (S. 276)

Der Versuch, die Entwicklung des Schiffbaus im Kontext der Gesamtwirtschaft unter Einbeziehung der politischen Lage in diesem großen Bereich auf 300 Seiten zu behandeln, ist